249 Hist. Eccl. Can. No 1
54

LE PAPE

CONSIDÉRÉ COMME GARDIEN DE L'AUTORITÉ ET DE LA CIVILISATION

DISCOURS

PRONONCÉ À LAPRAIRIE

LE JOUR DE LA St JEAN-BAPTISTE

24 JUIN 1862

PAR M. E. GRAVEL

MONTRÉAL
DES PRESSES À VAPEUR DE PLINGUET & CIE
26 RUE ST. GABRIEL.
1862

BIBLIOTHÈQUE QUÉBEC
BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec
Bibliothèque
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

LE PAPE

CONSIDÉRÉ COMME GARDIEN DE L'AUTORITÉ ET DE LA CIVILISATION

DISCOURS

PRONONCÉ À LAPRAIRIE

LE JOUR DE LA ST. JEAN-BAPTISTE

24 JUIN 1862

PAR M. E. GRAVEL

MONTRÉAL
DES PRESSES À VAPEUR DE PLINGUET & CIE
26 RUE ST. GABRIEL.

1862

LE PAPE

CONSIDÉRÉ COMME GARDIEN DE L'AUTORITÉ ET DE LA CIVILISATION.

MESSIEURS,

Dans ce jour, où de toutes parts on se rassemble pour rendre le tribut de nos hommages à l'illustre et saint patron auquel nous avons confié le soin de défendre notre nationalité, on a pensé que le Pape ne serait pas un nom vide de sens, lorsqu'il serait répété à l'oreille des habitants de cette catholique paroisse. On a pensé, et justement, que ce serait là une harmonie de plus ajoutée à toutes les harmonies qui rendent cette fête si joyeuse.—Eh bien ! messieurs, qu'on me permette de le dire : cette pensée est vraiment une patriotique pensée. En effet, nous nous réunissons aujourd'hui, à l'ombre de nos drapeaux, pour protester que nous voulons toujours conserver notre nationalité. Or, le premier élément de cette nationalité, n'est-il pas cette Religion Catholique Romaine, dont le Pape est le Chef ? Canadiens, n'avons-nous pas grandi à l'ombre de la Croix, que dans ces jours de malheurs, dans ces temps de délire et d'impiété, nous apercevons à la main de notre Père ? Donc, c'est une patriotique pensée que celle qui a poussé le comité de régie de cette société, de vouloir faire répéter le nom du Pape, au milieu des réjouissances de ce jour.

Le Pape donc, Sauveur de la société en gardant l'autorité ; le Pape, Sauveur de la société en gardant la civilisation, tel est le sujet qui va nous occuper.

Oh ! heureux, trois fois heureux ! si, en consacrant les prémices de mon faible talent à cette sainte

cause, j'obtiens le double but que je me suis proposé : d'abord, de présenter un léger tribut d'hommage et d'amour à un Père persécuté par ses enfants, et sur la tête duquel s'amoncellent de nos jours des douleurs à nulles autres semblables ; et ensuite, de raviver un peu dans mon cœur, et dans celui de mes auditeurs, ce sentiment vraiment patriotique, qui se traduit au dehors par le dévouement et l'amour envers le pays qui nous a vu naître.

I.

Je suppose d'abord, que l'homme a été destiné à vivre dans la société civile. Dans un moment, d'ailleurs, je montrerai la légitimité de cette supposition.—De plus, il est constant, que l'autorité en général vient de Dieu ; car ce souverain régulateur des choses de ce monde, n'a pas pu vouloir la société civile, sans vouloir, en même temps, l'autorité qui est une des bases constitutives de cette société, comme nous le verrons. Cela posé, j'établis le raisonnement suivant : Si l'autorité suprême, sans laquelle la société ne peut vivre, est elle-même redevable de sa conservation au Pape, il s'ensuivra que le Pape est le gardien de l'autorité. Or, &c. Donc. &c. Attachons-nous à la preuve successive de chacune des propositions de ce syllogisme si simple.

S'il est une vérité certaine, et sur laquelle les contestations n'ont plus de prise de nos jours, c'est bien sans doute celle-ci : que l'homme a été créé pour vivre dans la société de ses semblables. Si l'on examine, en effet, sérieusement, ce chef-d'œuvre de la toute-puissance et de l'amour de Dieu, on verra de suite que tout en lui réclame cette fin : ses besoins, ses propensions, sa double nature physique et morale.

Mais ce n'est pas pour une vie sociable en général qu'il a été créé, mais bien pour vivre dans une so-

ciété civile, dans une société que je pourrais définir : *une aggrégation de familles, vivant sous une même autorité suprême, dans le but d'en retirer une plus grande somme de sécurité et de bonheur temporels.*

Toutes les fois qu'une chose est consacrée par un usage séculaire, il faut bien en conclure que cette chose répond à quelque besoin secret de la nature de l'homme ; autrement comment expliquer le fait que, dans le cours des temps, des peuples différents d'intérêts, de coutumes, de religion, se soient réunis ensemble, pour faire usage d'une chose contraire à leur nature physique et morale ? Or, messieurs, de tout temps, les peuples se sont réunis en sociétés civiles. Pourquoi cela ? Ah ! c'est que toujours les hommes se sont accordés à reconnaître qu'ils avaient besoin les uns des autres, pour pourvoir à leurs besoins corporels. Ils ont confessé cette vérité, que l'homme en société est fort, puissant ; que seul, il est faible et misérable, plus misérable que les animaux des forêts. Ils ont, de plus, reconnu que la nature morale de l'homme a besoin de la société pour se développer ; que, sans elle, l'intelligence s'obscurcit, et que l'homme peut en venir presqu'à ignorer ses propres facultés. L'homme a donc été créé pour vivre dans la société civile.

Mais cette société, que Dieu a donnée à l'homme comme un moyen de tendre plus facilement à ses fins, qu'est-ce qui la met en vigueur ? Toutes ces familles rassemblées, qui les unit dans un intérêt commun ? Qui les fait concourir à procurer le bien général ? Qui les empêche de tomber dans l'égoïsme, de poser des actes de nature à nuire à la communauté ?—Qui fait tout cela ? L'autorité, Messieurs, l'autorité qui, de tout temps et sans contredit, a été le salut du monde. Oui, dans toute société il faut un pouvoir suprême, un pouvoir unique, législatif, coërcitif. Sans cet élément, on aura bien des aggrégations d'hommes, des rapprochements transitoires,

mais rien de stable, parce qu'il sera impossible de rendre les intérêts communs ; et la perversité naturelle de l'homme n'étant pas réprimée, trouvera toujours moyen de semer les dissentions, et de conduire à l'anarchie.—Si ceux qui ont proclamé la souveraineté du peuple, qui ont parlé de pactes sociaux, avaient seulement jeté les yeux sur ces régions sauvages, peuplées d'êtres abrutis, ils auraient vu là la négation de leurs absurdités. En effet, ces peuplades se choisissent des chefs ; elles mettent souvent leurs intérêts en commun, surtout à l'heure du danger. Mais qu'arrive-t-il ? Aussitôt que le danger est passé, souveraines, elles reprennent leur souveraineté, en massacrant, au besoin, le chef élu. Ou bien si ce chef parvient à conserver son fantôme de pouvoir, certainement il ne le transmet pas à un héritier, mais il le voit se coucher dans la tombe avec lui ; et, alors, le sang répandu, fruit des carnages et des cruautés, va dire à sa cendre endormie que la nation ne peut s'accorder à jeter les fondements d'un nouveau pacte. Mais qu'est-il besoin d'appeler en témoignage ces races dégénérées ? On a vu des sociétés privées, à cause de leur perversité, de cette institution ; que sont-elles devenues ? Elles s'en sont allé périr dans des convulsions et des déchirements indéfinissables. L'autorité, voilà donc la vie des sociétés. Dieu l'a donnée aux hommes, et les siècles l'ont consacrée.

Mais toute société a pour type l'auguste société du Père, du Fils et de l'Esprit qui règne au ciel. Donc, dans toute société, il y a une trinité de rapports : pouvoir, moyen, sujet. Le pouvoir parle aux sujets par le moyen des lois. Si, par son orgueil et sa sensualité, l'homme n'avait pas perdu ses antiques prérogatives ; si, de l'état de perfection dans lequel il avait été créé, il n'était pas tombé dans un insondable abîme de misère et d'erreurs, la voie du pouvoir aurait toujours été sacrée pour les sujets.

Mais depuis qu'il a été constitué, par son péché, dans cet état de délabrement et de ruine ; depuis que le serpent a fait entendre à son oreille le premier *pourquoi*, comme un sifflement, il faut une sanction à la loi qui lui parle de réprimer ses passions ; une sanction qui contrebalance le plaisir, la jouissance qu'il goûte dans le désordre, l'insubordination et le mal.

L'autorité oppose cette sanction pour tous les délits publics. Mais ces crimes qui se commettent quelquefois à la lumière du jour, sont-ils les plus nuisibles à la société ? Certes, non ; leur mauvaise influence étant affaiblie par la punition. Le ver rongeur des sociétés, ce sont ces milliers de crimes cachés, qui échappent aux yeux de la loi ; ce sont eux qui ruinent les mœurs et la morale. On voit quelquefois, dans nos jardins, des fleurs plantées dans une bonne terre jaunir petit à petit et puis se faner. On les arrache, et, à la grande surprise de tous, on reconnaît que leur racine est rongée par les vers. Souvent aussi de brillantes sociétés nous apparaissent en proie à de violentes convulsions. On ne peut s'expliquer la cause de ce malaise intérieur. Qu'on creuse jusqu'à la racine, et là on verra ces vices rampants, que les lois ne peuvent atteindre, ronger les bases de la société. Il est donc évident que l'autorité civile ne peut arrêter tous les délits. Elle est impuissante à déchirer le voile derrière lequel se cachent les plus pernicieux, parce qu'elle ne peut opposer de sanction à celles de ses ordonnances qui les poursuivent.

Où donc se trouvera cette sanction ? Impossible que les sociétés, même les plus parfaites, soient condamnées à périr dans l'impuissance. Cette indispensable sanction se trouvera dans les principes religieux. Eux seuls offriront à la nature viciée et déchue de l'homme des motifs forts, constants et universels d'obéir aux lois. Ils rediront à l'homme,

que Dieu parle par la bouche du Souverain ; que ce même Dieu est le rénumérateur de la vertu, et le vengeur inexorable du crime. Ainsi, on aura un motif capable de contrebalancer la jouissance que l'homme retire de la satisfaction de ses passions mauvaises. Ce motif s'étendra à tous les temps, et il sera de nature à avoir son effet sur tous les hommes.

Mais ces principes religieux ne sont pas l'apanage de notre nature. Descendus du ciel, un homme en a reçu le dépôt sacré. Un homme ! Quel est donc cet homme ainsi en communication directe avec le ciel ? Quel est cet homme que Dieu établit comme son supplément vis-à-vis des peuples, et dont le trône est si élevé qu'il semble unir le ciel à la terre ? Un homme ! Mais quel est cet homme si haut placé, qu'il doive abaisser ses regards pour apercevoir les rois de la terre ? Quel est cet homme qui a ainsi mission de commander aux grands du siècle, aux souverains, aux fiers potentats, et d'en être écouté ? Un homme ! Et quel est cet homme sur le domaine duquel le soleil ne se couche jamais ; dont les sujets couvrent la surface de la terre, et vers lequel tous les regards sont tournés ? Inutile de le dire. Tout le monde le connaît ; chacun le nomme. Dans ces temps mauvais surtout, son nom sacré est répété tous les jours, par deux cent millions de voix. Cet homme, c'est le pêcheur de Galilée, qui, à la voix du Seigneur Jésus, quitta filets et bateaux pour le suivre. C'est le vieillard qui, sans autre arme que le bâton qui lui servait d'appui, partit un jour de la Palestine, et vint défier Rome la triomphante ; Rome régie par ces puissants empereurs, qui, d'un seul coup de lance, imposaient silence à l'univers mutin. Oui, c'est ce même Pierre, qui vit encore dans son deux cent cinquante-sixième successeur. C'est ce même Pierre, personnifié de nos jours par Pie IX, ce vieillard vénérable qui siége dans la ville

éternelle, et que, dans notre respect et notre amour, nous appelons notre Père, notre Saint Père.

C'est ce vieillard qui tient entre ses mains débiles les destinées du genre humain. Comment cela ? Ah ! C'est que la puissance qui domine toutes les puissances lui a été donnée par celui de qui descend tout pouvoir : *allez*, *enseignez*, *etc.* On a entendu, de loin en loin, des voix assez puissantes pour ébranler la moitié du monde ; cependant nulle n'est parvenue à l'empire universel. Mais, lui, voyez-le ; quel gage il donne de la valeur et de la force de la doctrine qu'il enseigne ! " S'appuyant à un " gibet d'où pend un cadavre, il fonde un empire, " qui, par sa nature, son étendue et sa durée, sur- " passe tout ce qui s'est jamais offert à la pensée de " l'homme. " Quelle voix que celle-là ! Et le secret de cette puissance ? Démêlant dans les ruines de l'homme, l'élément le moins gâté, le plus énergique, l'esprit, il le subjugue par l'idée du vrai cachée sous toutes ses œuvres. Soumis, l'esprit se souvient que la volonté pervertie est sa sujette. Les mauvaises passions, maîtresses de celle-ci, s'insurgent ; mais elles doivent céder à l'action combinée des lumières de l'esprit et du souffle divin de la grâce.

Cependant tout cela n'est encore que la moitié de l'action conservatrice de ce serviteur de Dieu.

A l'homme ainsi conquis il vient donner ses grandes leçons sociales. Rappelant aux hommes qu'ils sont frères, enfants du même Père qui est aux cieux, il dit par là aux souverains, qu'ils ne doivent pas écouter cette nature bâtarde qui leur répète sans cesse qu'ils sont rois pour jouir ; mais qu'ils doivent se rappeler que le roi est un homme de sacrifice ; que Dieu ne l'a fait son représentant auprès des peuples, que pour se sacrifier à les conduire à leurs fins. " Prêtez l'oreille, dit-il avec le prophète, vous qui gouvernez les peuples, et qui vous glorifiez de

la multitude des nations, car la puissance vous a été donnée par le Seigneur, et la domination par le Dominateur suprême." (Prov. VIII, 15). "Souvenez-vous donc, ô rois, que vous êtes les ministres du Crucifié pour conduire les peuples dans le bien. (Rom. XIII.)

Aux nobles, cette prolongation naturelle du pouvoir, il explique cet antique adage, inventé par la loyauté du moyen-âge " Noblesse oblige. " Oui, noblesse oblige à donner aux peuples l'exemple du respect, de la soumission, du bien.

Et vous, peuples, rappelez-vous que cette pourpre, qui disparaissait du manteau des rois à l'arrivée du Christ, cette pourpre brille d'un nouvel éclat depuis que le Crucifié a trempé ce manteau royal dans son sang divin. " Obéissez donc à ceux qui sont préposés pour vous commander, et soyez-leur soumis," (Heb. XIII, 17.) " Tout pouvoir vient de Dieu. Celui donc qui résiste au pouvoir résiste à Dieu lui-même ; ..... et celui-là s'attire la damnation. " (Rom. XIII.) C'est ainsi que le Pape, en présentant aux peuples l'idée de Dieu qui commande par les souverains, leur a donné, de tout temps, des motifs forts, constants, universels d'obéir à leurs autorités légitimes.

Enlevez maintenant cette idée si féconde en bienfaits, que verrez-vous ? Vous verrez des hommes farouches qui crieront : A bas les rois ! Nous ne reconnaissons pas l'autorité de nos frères sur nous !

Jadis on a vu un moine orgueilleux répandre sa bave impure sur la papauté et sur les vieilles institutions européennes. Dans la chaleur de ce composé infect et dégoutant de passions couronnées et de haines insatiables, des êtres abjects ont pris naissance. Ces êtres ont grandi démesurément. Ils se sont emparés des parlements qui ont chassé Dieu et le Pape de leur sein. Ils ont pris possession des autorités judiciaires, et ont porté leur unique jugement sur l'oint du Christ. Alors qu'arriva-t-il ? Hélas !

de lamentables malheurs ; le génie de Satan était à l'œuvre. " Voyez toutes ces cités veuves, ces riviè-
" res encombrées de cadavres, ces temples et ces vil-
" les en cendres ! Voyez le meurtre, la volupté, les
" pleurs et le sang. Ententez ces cris de blasphême
" et ces chants sinistres ; ces détonations terribles, et
" ces rugissements de joie ; ce bruit sourd et conti-
" nu du marteau qui démolit. " Voyez cette auguste tête de roi qui flotte dans son sang ; ces prêtres et ces évêques égorgés ou prenant la fuite ; enfin ce pontife romain, comblé d'années, et mourant dans les chaines. Voyez tout cela ! Voyez encore la " ter-
" reur et la force assises sur les débris et les osse-
" ments du trône et de l'autel. Assez, tirons le ri-
" deau sur tant d'inexorables attentats. " C'est ainsi que Lamennais, d'un coup de son énergique pinceau, peignait la révolution, qui passa sur le sol de sa patrie comme une malédiction. O peuples ! répondez : en présence de ces turpitudes et de ces horreurs qui régnèrent sur la France coupable, par l'absence de cette idée de Dieu qui commande par les rois, ne proclamerez-vous pas le Pape votre Sauveur, lui qui vous donne ce dogme salutaire ? Donc, unissez vos transports de reconnaissance à ceux de ce protestant célèbre pour vous écrier avec lui : "Vrai-
" ment, le Pape, chef de la plus grande école de res-
" pect qu'il y ait au monde, a été le Sauveur de la
" société. "

Mais, non-seulement le Souverain Pontife a été le gardien de l'autorité par ses prédications, mais encore par ses exemples.—Les rois et les peuples peuvent constituer l'autorité dans un danger prochain ; les premiers, en abusant, les seconds, en l'insultant. Voyons donc, les services les plus importants que le Pape a rendus à la société pendant quelques périodes de sa vie plus de dix-huit fois séculaire en combattant contre ces deux adversaires de l'autorité.

Voyez-le, au jour de son enfence, obligé de fuir la lumière, et de s'enfouir dans les Catacombes, ténébreux séjour, pour échapper à l'œil de vautour de l'empereur romain. Pendant trois cents ans, on le poursuit, on le traque comme une bête fauve. Sans doute, il va enfin s'aigrir et s'irriter contre le tyran cruel et sanguinaire. Nullement ; il ne sait que présenter sa tête auguste au bourreau ; et son héroïque exemple est imité par douze millions de ses enfants.

Plus tard, le grand Théodose, le souverain du monde connu, dans un accès de colère, fait donner la mort à sept mille Thessaloniciens. Il vient ensuite pour prendre sa place accoutumée parmi les fidèles. Mais, quel spectacle ! A l'entrée de l'église, et la croix en main, il aperçoit Ambroise, représentant du pontife de Rome. " Comment ! lui dit ce grand serviteur de Dieu, vous osez approcher des tabernacles du Seigneur avec des habits encore tout empourprés du sang de vos frères ! Vous êtes puissant empereur ; mais Dieu est le maître des empereurs. Faites la pénitence canonique due à votre crime. " Et Théodose se soumet. Quel exemple !

A quelque temps de là, à ces jours de désastres où l'empire géant, frappé de la malédiction de Dieu, croulait de toutes parts, un homme s'élance des fôrêts du Nord. Il balaie l'Europe, comme d'une langue de feu. Rien ne reste debout sur son passage. Il franchit les Alpes et arrive devant Rome à la tête de 700,000 barbares. Devant lui tout prend la fuite. Pourtant, s'il n'est arrêté, c'en est fait du monde. Alors St. Léon, revêtu de ses habits sacerdotaux, s'avance au-devant du barbare et le fait reculer de terreur et d'admiration à la vue de l'autorité de Dieu dont il est revêtu.

J'arrive à St. Grégoire VII, cet épouvantail des beaux esprits modernes. De son temps l'Allemagne et l'Italie étaient gouvernées par le jeune empereur

Henri IV. Trompé par de perfides séducteurs, il se sert de son pouvoir pour tyranniser inhumainement ses peuples. L'Allemagne, fatiguée de voir tous les droits divins et humains foulés aux pieds par son chef, tourne enfin ses regards, après quelques années d'un cruel martyr, vers le vieillard de Rome. Elle l'appelle à son secours par de lamentables supplications. St. Grégoire, après maints avertissemens restés sans effet, lance sur le tyran les foudres du Vatican. L'Empereur s'endurcit. Que fait alors le Pape ? Se servant du pouvoir qu'il a reçu de Dieu, il détrône Henri, lui enlève cette fameuse couronne de fer des Lombards, qui allait mal sur la tête d'un tyran, d'un parjure, d'un impudique.

Je ne puis suffire à rapporter tous les services dont le Pape gratifia la société au Moyen-Age en rendant la pourpre des rois inattaquable et sacrée. Les petits seigneurs féodaux, turbulents et impatients, mettaient leur gloire à agrandir leurs domaines et à secouer le joug du suzerain. Alors, que d'envahissements injustes, que de révoltes sans motifs, que de spoliations cruelles, que de guerres désastreuses n'a pas prévenus le Souverain Pontife, en rappelant les peuples au devoir et en employant contre eux au besoin les armes de l'Eglise ! Oui, les rois lui ont été redevables de leurs couronnes ; les sujets de leur félicité ; la société entière, de sa conservation au sein d'éléments si hétérogènes de milliers d'orgueilleuses nationalités. Tel est le second moyen dont s'est servi le Pape pour conserver aux sociétés le divin élément qui les fait vivre.

Mais, dira-t-on, le Pape à cause de la perversité des temps ne peut plus guère faire usage de ces moyens. Sa voix reste sans écho auprès de ceux qui devraient surtout l'écouter. L'autorité va donc disparaître de la terre ? Non, messieurs, l'autorité ne disparaîtra pas de la terre. Le rôle du Pape dans la société peut changer avec les siècles ; mais celui qui

doit conduire la barque de Pierre au milieu des flots couroussés de la mer du monde, n'est jamais inactif. Un troisième rôle est maintenant commencé.

Hélas ! le bon vieux temps où le Pape était le Souverain avoué et reconnu de tous les princes de la terre n'est plus. Les rois ont frémi au souffle de Satan, et ils ont tramé de noirs complots contre le Seigneur et contre son Christ. Toujours, il est vrai, l'esprit de ténêbres, à la tête de ses infernales légions, a combattu contre l'oint de Dieu ; toujours il a tenté de pousser les peuples sur lui. Mais jamais il n'a poursuivi cette guerre déïcide avec autant d'acharnement que depuis ce jour où le monde a entendu sa voix dans celle de Luther. Alors, son esprit, l'esprit d'orgueil qui a dit dès le commencement : "je serai semblable au Très-Haut," s'est emparé des peuples. Poussés par un vertige qui n'eut jamais son pareil, ils ont crié sur tous les points : "A bas les tyrans ! A bas les rois !" et lorsqu'une fois ils eurent abattu des têtes de rois, leur audace ne connaissant plus de bornes, ils se prirent à crier aussi : "A bas le Pape ! écrasons l'Infâme !" Ces hordes féroces s'emparent du pouvoir au sein d'une grande nation. Races perdues sous les anathêmes, génies de malheurs, spectres sanglants, ils jonchent de cadavres le beau sol de la France. La victoire les conduit aux portes de Rome, et, pour la première fois, on vit un Pape attaché au char triomphal d'une révolution. Alors commença le nouveau rôle de conservation des Papes de nos jours. Comblé d'années, rassasié de chagrins et d'opprobes, Pie VI meurt en France. C'était la victime d'expiation que Dieu s'était choisie. Le sacrifice avait été offert. Qu'arriva-t-il ? Ces hordes féroces qui avaient promené partout le fer, et rougi le sol des flots du plus pur sang, s'arrêtent tout-à-coup épouvantés. A la vue du cadavre d'un Pape, ils reculent pleins d'horreur. A ce moment arrive un jeune guerrier. Il chasse les perturbateurs, s'empare du

pouvoir, rétablit l'autorité, réinstalle le Pape, rouvre les églises, rappelle les évêques et les prêtres, et jamais l'empereur Napoléon n'a brillé aux yeux du monde d'un éclat aussi éblouissant que Bonaparte aux premiers jours de son consulat. Tel est le caractère principal de l'action conservatrice du Pape, de nos jours : sacrifice et expiation.

Le Pontife qui siége actuellement dans la Ville Eternelle, est entré dans la même lice, car de notre temps la guerre est recommencée. Rois et peuples, en proie à un malaise indéfinissable, se jettent dans les révolutions, les uns abusant de l'autorité, les autres la méprisant. Au sein du délire qui s'est emparé des nations, que fait Pie IX ? Il ne peut presque plus intervenir ; sa voix est à peine écoutée. On lui a enlevé, d'ailleurs, la plupart de ses antiques prérogatives. Bien plus, c'est contre lui-même que la perversité des peuples s'est tournée. Afin de pouvoir ensuite détrôner l'autorité plus aisément, on veut commencer par le renverser. On tend donc à le dépouiller de sa royauté. Pour cela on exerce sur lui une horrible pression. On prétend le rendre infidèle à ses serments ; on veut lui faire sacrifier son devoir. " On lui donne à choisir entre Dieu et les " hommes ; on le suspend entre le ciel et la terre ; " on le crucifie ! ! ! " Coupables enfants, ignorent-ils donc qu'un Pape ne sait pas être infidèle ; que d'ailleurs le Calvaire fut le trône d'où le Christ réunit toutes les nations autour de lui ? Insensés ! ! Le Vatican, on en fait un autre Calvaire pour le Pape. Eh bien ! comme son maître, lui aussi conquerra là sa royauté. On veut lui enlever son manteau royal ; il prendra, s'il le faut, sa robe blanche de Pontife ; il la teindra dans son sang, et la pourpre des rois le couvrira encore, et les méchants trembleront en voyant tant de force et d'héroïsme au sein d'une faiblesse si grande en apparence.

Que fait encore Pie IX? Navré de douleur à la vue des dettes immenses que le monde contracte envers la justice de Dieu, dettes qu'il ne pourra jamais payer, il se fait lui-même le soldat du monde contre cette même justice de Dieu. Le voyez-vous, ce vieillard vénérable, au sein de sa Ville Eternelle? Assis sur les ruines des principes, il voit les aberrations de ses enfants; il entend leurs vociférations, leurs cris et leurs blasphêmes. Rassemblant donc devant lui tous ces amères calices, et laissant échapper de sa grande âme désolée des pleurs et des gémissements, il les offre à la justice de Dieu; et, comme son divin Maître qui sur le sommet du Calvaire demandait à son père de pardonner à ses bourreaux, il répète aussi à son Dieu: " Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. " Encore une fois, voilà le caractère distinctif du rôle du Pape pour sauver la société de nos jours. Ah! ce rôle, il est bien plus noble encore que celui qu'il exerçait autrefois. Jadis, il guerroyait contre les rois, de peur qu'ils ne ravalassent l'autorité aux yeux des peuples. Il guerroyait contre les peuples, de peur qu'ils n'insultassent à une institution divine qui les faisait vivre. Mais maintenant, c'est contre la justice de Dieu qu'il bataille! Oh! quel rôle! c'est bien là celui que le Christ exerçait sur le Calvaire! — Derechef, ô peuples! je vous adjure de répondre! Celui qui, par sa triple action conservatrice, vous donne la vie, celui-là n'est-il pas votre père, votre ami, votre Sauveur? Donc, pourquoi cette persécution? Oubliez-vous la malédiction qui pèse sur l'enfant désobéissant, le stygmate de perfidie qui s'imprime au front de l'ami infidèle, l'opprobe et l'ignominie qui s'attache au nom de l'ingrat? Hâtez-vous donc de désavouer vos monstrueuses erreurs, et de reconnaître ce père, cet ami, ce Sauveur!

O Pie IX! O St. Père! dans ces jours de deuil et d'affliction; dans ces temps mauvais, où tant de vos

enfants vous abandonnent, laissez-nous vous apporter un peu de consolation, en vous montrant que nous reconnaissons vos services. Oui, vous êtes le gardien de l'autorité, cette divine institution. Que vos mains soient chargées de chaînes, et que votre tête tombe sous la hache du bourreau, comme aux jours des catacombes ; que, puissant et plein de gloire, vous soyez assis sur un trône élevé, comme aux jours du Moyen-Age ; que le monde vous sequestre de sa politique, qu'il n'écoute plus votre paternelle voix ; que même il se rue sur vous pour vous renverser comme de nos jours, nous vous saluons, Gardien des Saintes Traditions ! dépositaire des éléments vitaux des sociétés, qui se peuvent résumer tous dans l'autorité.

II

Nous venons de voir que le Souverain Pontife est le gardien de l'autorité. Il me semble que cette conclusion, à laquelle nous sommes arrivés, découlait légitimement des sources énoncées.

Mais le titre si honorable de gardien de l'autorité est-il le seul que puisse revendiquer le Vicaire du Christ ? Certes, non. Il en est un autre, non moins honorable. Phare lumineux, le Pape a jeté de tout temps des flots de lumière sur le monde entier. La civilisation s'est nourri de ses feux, et lui a été redevable de sa conservation.

Gardien de la civilisation ! O oui ! vous l'êtes, Pontife romain ! Avec bonheur et véritable jouissance je m'unis à la grave voix de dix-huit siècles écoulés, qui vous confère ce titre, et vous proteste par là de sa reconnaissance et de sa vénération.

Pour bien comprendre comme elle a été grande et sublime la mission qu'a reçue le Pape de garder la civilisation, il faut bien connaître ce que l'on entend par ce mot. La civilisation est un *développement dé-*

jù avancé des facultés intellectuelles et corporelles de l'homme, suivant l'ordre et la vérité.

Qui dit *développement* dit en même temps *travail* ; et qui dit travail dit aussi tranquillité. L'homme ne pourra pas travailler s'il est exposé à tous moments aux injustes aggressions de son voisin.

Mais cette tranquillité nécessaire à tout travail, quelle force l'assurera à l'homme? De lui-même, étant la faiblesse même, il ne pourra se procurer cet inapréciable avantage.

Dieu, Messieurs, y a pourvu en donnant l'autorité à l'homme ; l'autorité, cette force morale qui s'empare des sociétés, en coordonne les éléments épars, et fournit à l'homme par le moyen de la loi ce repos et cette protection qui lui sont si nécessaires pour tendre à sa double fin morale et éternelle. L'autorité, voilà donc le premier élément de toute civilisation.

Mais l'homme a été créé libre ; il a reçu de son créateur le droit de choisir. Hélas ! nous n'avons que trop connu ce terrible privilége que notre premier père avait reçu de la munificence royale de son auteur. La liberté d'action est donc une prérogative de l'homme. Cette liberté, strictement parlant, est le droit de faire ce que l'on veut : "potestas agendi ut vis (Cic.)" Mais l'homme ayant voulu le mal, Dieu mit une digue aux débordements de cette liberté dévergondée, en la soumettant à la droite raison dont l'organe doit être la loi. Lors donc que la loi conduit l'homme suivant la saine raison, l'homme peut se vanter d'être libre, car alors la loi ne fait que diriger la liberté, et lui indiquer la bonne route ; de même qu'en relevant les bords d'un fleuve de peur qu'il ne perde ses eaux dans la plaine, c'est lui donner le moyen de suivre plus doucement son cours naturel, et non l'arrêter.

Mais cette liberté se laisse quelquefois entraîner par l'appas du mal. Il arrive qu'elle rejette la loi de

l'esprit pour s'attacher à celle de la chair. Alors elle tombe dans une dure servitude, selon cet antique adage : "Quis neget improbos esse servos ! (Cic.) " Or, qui ne voit que cet état est directement opposé au développement des facultés, puisque la loi de la satisfaction des sens, cette despotique meurtrière de l'esprit, est la maîtresse ? La liberté dans l'ordre, voilà donc un nouvel élément de cette civilisation.

Les hommes, dans le développement de leurs facultés, ayant besoin les uns des autres, il s'ensuit que leurs rapports doivent être modérés et doux. Autrement, chacun cherchera son intérêt propre, sans s'occuper s'il nuit à son voisin, et l'égoïsme ouvrira sa gueule immense. On fera servir ses semblables à ses plaisirs et à sa satisfaction propre. Or, n'est-il pas évident que ces instincts cruels ne peuvent que nuire au développement des facultés, développement qui demande un état de repos et de tranquillité qui est incompatible avec les actes de cruauté ? La cruauté est donc opposée à la civilisation ; donc la douce humanité doit être un de ses éléments.

L'homme a reçu de son auteur une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu, et douée de facultés calquées sur celles de cet Etre adorable. Ces facultés demandent la culture, mais la culture dans la vérité, puisque, résidant dans l'âme, ces facultés en font partie, et que la nourriture de l'âme n'est et ne peut être que la vérité, c'est-à-dire ce rapport de conformité entre elle et Dieu. Cette culture de l'esprit peut se faire par l'étude des lettres. Les lettres dirigées dans les voies de la vérité sont donc aussi un élément de la civilisation.

Toute civilisation véritable se compose donc, au moins, de quatre éléments qui répondent aux différentes facultés de l'homme, et qui sont : l'autorité, la liberté, l'humanité et les lettres.

Mais ces éléments sont-ils quelquefois descendus jusque sur le bord de l'abîme ? Quelqu'un est-il venu

les sauver d'un complet naufrage ? Deux questions auxquelles je vais m'attacher à répondre affirmativement. Remontons donc le cours des âges, et voyons si nous trouverons une époque où la civilisation s'acheminait vers sa ruine.

Jadis, sur une belle et magnifique presqu'île, un peuple avait pris naissance. Prédit par le prophète du Seigneur, il entrait dans les desseins de Dieu qu'il grandît vite et démesurément. Attaché au char de la victoire, il promena sur tous les rivages connus, ses indomptables légions et ne s'arrêta que lorsque le monde, saisi de respect et de tremblement, fut soumis à sa domination.

Mais ce peuple, qui avait vaincu le monde, trouva un maître dans ses passions insurgées. Six siècles de victoires et de triomphes l'avaient démoralisé, abruti et mis dans cet état où nous le voyons à la fin du règne d'Auguste.

L'autorité si forte et si raisonnable qui l'avait fait sortir, en un instant, des langes de l'enfance, et qui l'avait conduit dans les sentiers de la gloire, était disparu de son sein. Cette force morale que Dieu avait donnée à l'homme, dans sa bonté, pour le préserver de déplorables écarts, avait fait place au règne des passions. La raison suprême des justes ordonnances était remontée à son principe, Dieu. La force matérielle régissait le monde. Elle était exercée par de cruels despotes ; car la force, quand Dieu ne s'en mêle point, ne produit jamais que deux sœurs qui s'entregorgent : tyrannie, servitude ; et les personnifications de cette force brutale, despotique, qui étouffe l'âme et émousse le corps, étaient un Caligula, un Néron et un Héliogabale. Le lion, qui sait qu'un diadème ceint sa tête, déchire et dévore les habitants des forêts, ses frères : ainsi ces puissants empereurs, armés d'un glaive sanglant, couronnés de vices, étouffaient la société dans leurs carnassières étreintes ; la dépéçait, la hâchait.

Et cette liberté, fruit de l'ordre, qui subordonne les appetits de la chair aux lumières de la raison, qui ne fuit pas le joug léger de la juste loi mais l'exercice effréné des facultés, qui aboutit toujours au despotisme et à la servitude, cette liberté, en un mot, de l'homme raisonnable, où était-elle pendant l'absence de l'autorité ? Ah ! fille du ciel, le souffle impur des créatures l'avait fait disparaître de la terre. Débarrassés de tout frein, les infortunés mortels ne savaient plus que choisir le mal, c'est-à-dire, la servitude. Aussi, comme la société entière se porta, avec une sorte de rage, sur tout ce que la raison et la nature défendaient de toucher, la pureté, la fidélité conjugale, la foi des serments, la propriété, la vie même ; et plongé dans cet étang boueux, lié par ces chaînes de fer des passions, le romain proclamait sa liberté. Autant vaudrait proclamer la liberté de Satan, qui peut, à son gré, s'efforcer de pervertir les hommes, mais non de sortir des insondables abîmes que lui a creusés son incommensurable orgueil.

Et l'humanité, cette vertu sociale si belle, dont les peuples civilisés sont si fiers, qu'était-elle devenue ? Ah ! elle était si peu connue, qu'il n'y avait pas même de mot, dans la langue des romains pour l'exprimer. Le mot *humanitas* a été inventé plus tard. Plus des deux tiers des habitants des pays civilisés étaient plongés dans l'esclavage, et uniquement employés à repaître les sensualités de l'autre tiers. Aussi, que de cruautés inouïes se commettaient à la face du soleil, et avaient cours d'usage, de mœurs, de lois, dans la société !

Quant aux lettres, elles étaient cultivées à Rome. Le siècle d'Auguste possédait tant de savants qu'il a pris place parmi les quatre siècles immortels. Mais ces lettres, quels services pouvaient-elles rendre à la cause de la civilisation, occupées qu'elles étaient à louer et chanter le vice et les penchants les plus honteux de la nature ?

Les lettres élèvent l'esprit, l'ennoblissent, développent les facultés et conduisent à la civilisation, quand d'ailleurs le cœur de la société est bon, c'est-à-dire quand elles sont bien dirigées. Mais la société est-elle corrompue et souillée par de basses passions, les lettres deviennent l'organe de cette perversité ; et le siècle le plus savant, mais corrompu, sera celui qui donnera le plus d'exemples de non-civilisation. Ainsi en était-il chez les romains. Les lettres ne servaient qu'à monter l'esprit et les sens et à les porter avec plus de fureur à se satisfaire.

Les quatres éléments constitutifs de toute civilisation ne se trouvaient donc pas dans le cœur du peuple-roi. Vous ferai-je voir, de plus, jusqu'à quelle profondeur était descendu ce fier dominateur ? Je le ferai pour faire saisir d'avantage cette vérité : qu'il allait s'engouffrer dans un abîme sans fond.

Ce peuple avait des esclaves ; comment les traitait-il ? Ah ! avec une telle férocité que le sang avait remplacé la sueur, dit un historien. Peuple sans entrailles, il mettait son bonheur, sa joie, dans le bruissement du sang, dans la vue d'affreuses blessures, dans le voile de la mort. Cette cruauté était tellement passée en coutume, que les victimes elles-mêmes, ne se souvenaient plus qu'elles avaient le droit de vivre. Elles ne pensaient pas que la mort pouvait être un refuge pour leur liberté ; et marchant au trépas, elles se courbaient dans la poussière pour adorer, encore une fois, le Dieu-César : "Ave, Cesar, morituri te salutant ! ! "

Ce peuple avait des empereurs ; quel respect ces derniers portaient-ils aux mœurs publiques ? Hélas ! ils poussaient la corruption jusqu'à paraître nus sur le Forum, jusqu'à se marier, en plein soleil, avec des hommes !

Ce peuple avait des biens, des propriétés ; quel usage en faisait-il ? Tous les jours des millions s'engouffraient, dans chaque famille, pour subvenir aux

dépenses de somptueux et extravagants festins, et des sociétés de pilleurs s'organisaient sous le patronage d'un des habitants de l'Olympe ! Mais tirons un voile, sur cette inénarrable dégradation ; car il faut désespérer de peindre un tel sensualisme ; il faut désespérer d'être cru. " Qand on entre dans ces " temps du paganisme déjà vieilli, qu'on s'y enfer- " me, qu'on en évoque et qu'on en respire les mœurs, " l'âme éprouve comme une sorte de suffocation, " tant elle s'y trouve ensevelie dans les sens ! tant " les ténèbres morales sont épaisses ! tant la nature " est renversée ! tant l'homme est tombé ! tant Dieu " est absent " ! !

Maintenant, Messieurs, prononcez ! qu'allaient devenir la civilisation et le monde dans cet état ? !....

Mais que vois-je ? et qu'entends-je ?..... Quel est ce voile de sang jeté sur le soleil ? Que signifient ces ténèbres épaisses au milieu du jour? ces rochers qui se fendent ? ces sépulcres qui s'entrouvent ? ces morts qui se lèvent ! ! ! Que veut dire ce cri déchirant que pousse le supplicié, au sein de l'obscurité ? Tout est consommé ? dit-il. Quoi donc ! le souffle de la colère est-il passé sur les lèvres du Très-Haut, comme un vent de tempête, pour balayer de la terre, ces races perdues dans le vice ? L'Eternel a-t-il décrété, dans sa fureur, l'anéantissement du monde ? .... ou bien, a-t-il porté un regard de pitié, sur cette dégoutante société, sale égout de la perversité de 40 siècles ? Eh bien ! oui ! Tout est consommé ! c'est-à dire, la grande expiation, qui acquitte la dette que le monde avait contractée envers la justice de Dieu, est offerte ! O Christ ! il était nécessaire de le dire, que c'était l'expiation qui était consommée ; car, qui eût jamais pensé que ce ramassis, cet amoncellement de toutes les misères humaines, pût attirer la pitié du ciel ?

Le chaos de la corruption romaine va maintenant devenir productif.

Voyez-vous cette petite société, qui sort pleine de force du tombeau vide de son Fondateur?..... A peine ce dernier est-il remonté à la droite de son Père, que dix-sept peuples différents entendent déjà la voix puissante de ces hommes nouveaux. Une année ne s'est pas écoulée, que le chef de cette singulière bande convoite la conquête du monde! C'est pourquoi, laissant aux flots de Césaré, les débris de la barque égarée, oubliant ses filets en désordre, appuyant sa main calleuse sur un bâton, il part, solitaire piéton. Et où va-t-il? Il s'en va, avec sa faiblesse, livrer bataille à la corruption romaine. O Italie! abaisse tes rives et salue cet homme nouveau, c'est ton libérateur! Oui, Messieurs, Pierre, armé de son bâton, vint livrer bataille à Rome payenne,

....“ Et comme l'épi, sous la main du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur.”

Ce juif dont les aspirations étaient grandes comme le monde, portait avec lui le secret de ramener la civilisation sur les rivages qu'elle avait désertés. Instruit à l'école du Dieu unique, il sait que l'autorité est nécessaire. Il propose donc, le premier, ces sublimes instructions que tous ses successeurs ont répétées après pour sauvegarder l'autorité.

La liberté, que le vice étouffait dans sa meurtrière étreinte, attire son attention. Il voit tout un peuple plongé dans la matière et proclamer hautement le règne hideux de la chair sur l'esprit. Ce peuple matériel s'était créé des besoins en contradiction avec la droite raison, et avait imposé à tous ceux qui l'entouraient, l'obligation de s'assujettir à leur recherche et à leur satisfaction. Quel despotisme! quel asservissement! quel esclavage! Et puis, quel abrutissement dans ces hommes qui ne savaient que courber la tête pour recevoir ce joug honteux! Pierre proclame la liberté des individus et des peuples à se créer des besoins et à les satisfaire; en les avertissant, toutefois, qu'il était

déraisonnable d'adopter, pour règle de conduite, une règle contraire à la loi de l'esprit. Graduellement, sa voix est écoutée. Enfin, des millions entendent ses enseignements et les pratiquent. Alors, la vieille Rome s'émeut ; elle tonne, elle bondit en écoutant la proclamation de cette liberté des enfants de Dieu. Furieuse de se voir arracher le mal que, dans son délire, elle chérissait, elle arme sa coupable et homicide main d'instruments de supplices, à dix reprises différentes. Et pourquoi ? Pour établir son joug despotique sur la conscience de ces nouveaux hommes. Mais entendez-vous Pierre ? " Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ; " et il donne son corps au bourreau pour être crucifié. " Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes," répètent après lui douze millions de ses enfants, et ils répandent jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour cette indépendance de leur conscience. O peuples ! ces hommes-là étaient-il libres ?

Avec lui, Pierre avait encore apporté le remède à cette barbare cruauté qui étranglait la société, en redonnant à ce monde déchu le dogme salutaire de l'unité de Dieu. Il y a, en effet, une relation étroite entre ce dogme et celui de la fraternité humaine. L'unité de Dieu fait le lien qui unit les hommes entr'eux ; et lorsque cette unité s'anime et se vivifie par le sentiment de sa paternité et de sa bonté, et qu'elle n'inspire pas seulement la crainte de ce Dieu, mais encore son amour, sous l'influence de ces idées la société devient bientôt une grande famille de frères.—Tel était le remède que Pierre apporta. Et ce remède fut un antidote si puissant contre la cruauté, qu'il donna naissance non seulement à l'humanité, cette belle vertu sociale, mais encore à la charité, plante du ciel qui poussa pour la première fois au pied de la croix, que le Christ arrosa de son sang, qui prit ensuite racine dans le cœur de Pierre qui la communiqua à ses frères, en les soutenant selon la

Mgr Horace de Guisignan
Univers. Laval
1862 Québec

mission qu'il en avait reçue : *Confirma fratres tuos* (Marc.) C'est cette confirmation de Pierre qui donna naissance à une société d'un nouveau genre qui aimait son prochain comme elle-même ; qui avait appris à ne point frapper ceux qui la frappaient, à ne point faire de procès à ceux qui la dépouillaient, à tendre la joue droite à quiconque la frappait sur la gauche, à donner encore son manteau à qui lui demandait sa tunique.

Ainsi en contradition avec la Rome païenne, les vicissitudes de tous genres furent sa vie. Retirée dans les catacombes, elle n'était pas encore à l'abri des serres du cruel despote. Pendant trois cents ans elle lutta avec un acharnement inouï. Tant de têtes étaient abattues, que parfois les tyrans chantaient sur sa tombe simulée l'hymne de la mort ; mais elle reparaissait toute resplendissante. Forcée par la persécution de rentrer dans les ténèbres, l'éclat qu'elle répandait autour d'elle révélait sa présence, et la lutte redevenait son pain quotidien ; jusqu'à ce qu'enfin elle s'empara du sceptre des Césars, en noyant ses persécuteurs dans les flots de son sang. Telle fut la vie des enfants de Dieu pendant trois cents ans ; telle fut leur œuvre de fécondation sur les débris et les décombres de la civilisation.

Restaient les lettres. Pierre ne pouvait les apporter à Rome, il était pêcheur de sa profession. Cela n'était d'ailleurs pas nécessaire, Rome était savante. Mais il apporta le secret de les faire servir à la cause de la civilisation. Il vint redire à tous ces savants que Rome nourrissait, que l'esprit, créé à l'image de Dieu, se nourrit de vérités, de vérités sous toutes les formes et dans toutes ces applications. " L'esprit, leur disait-il, est comme une flamme légère qui voltige à la surface de ce monde matériel, et qui tend sans cesse, au travers de tout, à rejoindre le foyer de la vérité d'où elle émane." Or, cette vérité, quelle est-elle ? Tout simplement l'harmonie qui règne entre

l'âme et Dieu, car Dieu est la vérité ; et quand l'âme est en parfaite relation avec Dieu, elle a la vérité. Oh ! c'est alors qu'elle se sent, qu'elle se dilate et qu'elle vit, comme si cette vérité était un patrimoine reconquis, un air de la patrie. C'est au moyen de ces données que la littérature païenne a été reformée, et que se sont formés ces grands génies chrétiens qui, après plus de quinze siècles, ravissent encore notre admiration. L'autorité donc, la liberté, l'humanité et les lettres, sont redevables de leur conservation au Pape.

Eh bien ! Messieurs, ces éléments de toute civilisation ne sont-ils pas descendus jusque sur le bord de l'abîme ? Et puis, quelqu'un ne s'est-il pas présenté comme sauveur ? Un homme, arrosé du sang du grand martyr du monde, un homme, courbé par l'âge et la pénitence, n'est-il pas venu livrer bataille au génie du mal qui étranglait la civilisation ? Oui ; et cet homme, c'est le Pape. Le Pape donc a sauvé la civilisation, sauvé la société païenne. Donc, honneur au Pape ! honneur à ce sauveur des sociétés ! honneur à ce gardien des saintes et divines institutions ! honneur à ce sauveur de la civilisation !

Maintenant, beaux esprits modernes, races de malheurs, qui convoitez la position du Pape, apprenez qu'avant de siéger sur le trône qu'il occupe, il a prouvé son aptitude à gouverner, en sauvant une société d'une ruine complète. Donc, vous qui voulez vous asseoir sur son trône, vous qui vous vantez de " rendre le néant productif," je vous adjure de nous montrer quel néant vous avez fécondé, quelle nation vous avez éclairée, quelle société vous avez sauvée ! Ah ! plutôt, demeurez silencieux. L'histoire, cette impartiale narratrice des événements passés, va nous faire connaître vos œuvres. Que nous dit-elle ? Elle nous dit que vos principes désastreux ont régné quelque part, que vous avez enlacé une grande nation dans vos perfides filets, et qu'elle fut

obligée d'enrégistrer dans ses annales, avec des lettres de sang, les années 89, 92, 93 ! ! !

Le Pape a sauvé la civilisation de l'abime que lui avait creusé la société romaine. Il a mis au jour, des idées, des principes si propres à développer cette civilisation, que son action conservatrice a presque été une création.

Mais ce précieux apanage de nos sociétés modernes, le Pape ne l'a pas seulement redonné au monde, il l'a aussi conservé. Ecartant toutes les périodes de l'histoire qui pourraient m'être utiles, je vais m'attacher à un seul fait.

Au moment où nous avons laissé Rome pour tirer nos conclusions, les barbares, comme des bêtes féroces, se pressaient autour du grand empire, attendant qu'on leur ouvrît l'arène, et ils allaient se jeter sur le monde et se le déchirer. Telle était la punition réservée à cette Rome homicide, toute empourprée du sang des martyrs.

A une heure donnée, des peuples hideux et cruels s'élançent du fond de barbares solitudes, d'impénétrables forêts. Ils se font une route horrible à travers des monceaux de cadavres et des ruisseaux de sang. Véritables faucheurs, ils s'avancent pour moissonner cette génération mûre.

" Ils abordent de tous côtés aux rivages désolés,
" les uns à pieds, les autres à cheval ou en chariot,
" les autres trainés par des cerfs ou des rennes;
" ceux-ci portés sur des chamaux, ceux-là flottant
" sur des boucliers, ou sur des barques de cuir ou
" d'écorce. "

Dieu lui-même poussait ces hommes. Aussi quelle fureur de détruire ! Quelle soif de sang qu'ils ne pouvaient étancher ! Et puis quelle combinaison de toutes choses pour leur succès ! bassesse des hommesj absence de courage, de vertus, de talent, de génie. Les romains tombaient comme l'épi sous la faulx du moissonneur. Ceux qui survivaient,

fuyant les barbares de l'Europe, se réfugiaient en Afrique et en Asie. Mais dans ces provinces éloignées, ils rencontraient d'autres barbares. " Chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés " des frontières au centre, la terre était devenue un " parc où ils étaient traqués dans un cercle de chas- " seurs." Alors, chrétiens et païens plièrent devant les barbares, et faillirent être emportés par leur souffle impétueux. Rien de ce qui avait existé ne survécut à ce grand ouvrage de destruction et de mort. Lois, mœurs, coutumes, religion, tout disparut. L'empire géant, depuis longtemps rongé par un cancer que j'ai signalé, se débattit quelque temps, couché honteusement dans la poussière, puis disparut de la terre.

Voilà donc que sur la cendre de la coupable génération romaine, une génération ignorante, cruelle, barbare, a placé sa tente. Hélas ! que vont devenir la civilisation et le monde, au milieu de cette étouffante barbarie qui se compose d'un mélange hideux de despotisme, de servitude, de cruauté et d'ignorance ? Le drame eut certainement eu un terrible dénouement si un homme ne se fut trouvé là. Cet homme, lorsque l'empire croulait de toutes parts, lorsque le sensuel romain était livré aux terreurs de la mort, cet homme, dis-je, cherchait comment il adoucirait les vainqueurs, et comment il pourrait enrôler de nouveaux soldats sous l'étendard du Christ. Aussi, voyez-le à l'œuvre.

Le jour qui suivit la terrible chute de l'empire, lorsque les nuages de sang et de fumée se furent dissipés, lorsque l'atmosphère, encore tiède des feux de la veille, se fut éclaircie, on vit, sur les amas de décombres et de ruines, une croix haute et brillante ! A ses pieds,—spectacle étrange !—étaient agenouillées, timides et tremblantes, ces hordes féroces qui, naguère encore, ne respiraient que sang, que carnage, que destruction. Et puis, voyez-le, cet homme,

incliné sur ce monceau méconnaissable de grandeurs récentes ? Pourquoi remue-t-il ainsi la poussière du gigantesque cadavre romain ? Ah ! c'est que dans cette masse abjecte et fétide il a jeté la semence d'une nouvelle société. Déjà elle commence à poindre et à paraître aux regards étonnés belle et brillante de jeunesse. La croix que le Pape a plantée et qui se dessine si majestueusement sur les ruines et les couvre de son ombre tutélaire, l'a enfantée. Sous cet étendard symbolique et divin, elle croîtra, elle grandira, elle se multipliera, elle se perfectionnera pendant 14 siècles, jusqu'au temps désastreux où le spectre infernal du Voltairianisme la saisira dans son étreinte diabolique. Alors, reportant sa pensée vers les jours de son enfance, elle se rappellera que sa vie lui est venue de Rome. C'est pourquoi, elle tournera des regards suppliants vers le Pontife romain, qui, pour sauver cette prévaricatrice de la colère de Dieu, la marquera de son sang.

Oh ! Messieurs, n'est-il pas le gardien de la civilisation l'auguste Vieillard qui l'a arraché de la griffe meurtrière du barbare et l'a conduite pendant quatorze siècles à travers mille périls ? Cette vérité est incontestable. L'histoire la proclame. Elle a entré dans ses annales l'apologie du Vieillard du Vatican. Mais, comme si elle eût voulu confirmer par des exemples les transports de sa reconnaissance, elle nous dit que ceux qui se sont séparés de ce foyer de lumière, sont retombés dans la barbarie. Voyez, dit-elle, la Grèce, cette patrie des arts ; voyez l'Asie, ce berceau de la civilisation ; voyez l'Afrique, cette illustre terre des Tertulliens et des Augustins : hélas ! une poignante désolation les couvre. Le Grec ne connait plus l'Eurotas et l'Hypanis ; l'Arabe nomade vient appuyer sa tente aux colonnes brisées de Palmire, et laisse ses troupeaux brouter l'herbe de Sion ; Carthage, Hippane ne rendent pas même un soupir.

De nos jours, le monde aveugle, injuste, égoïste, semble vouloir ne pas reconnaître cette vérité. Il s'est réuni en conventicules, et dans l'ombre il a ourdi d'horribles et perfides trames contre l'homme de la civilisation. Mais le peuple chrétien s'est ému. Il s'est levé dans son indignation et a protesté, avec énergie, contre l'ingratitude qui ronge le monde. Puis, sacrifiant son plus pur sang, il l'a envoyé combattre pour la cause de la civilisation sous l'étendard du Pape. Oh ! oui, ils comprenaient que le Pape est le gardien de la civilisation, ces nobles jeunes gens qui répandirent leur sang à Castelfidardo. O célèbre colline ! soyez dans la joie et l'allégresse ! La cause de la civilisation a été plaidée sur vos hauteurs. Le sang qui féconda le Golgotha et qui soulevait le cœur de ces braves, a rougi votre crête. C'est pourquoi, de même qu'aux jours antiques, l'éclat des Thermopyles surpassait celui de Marathon, ainsi de nos jours le soleil d'Austerlitz pâlit devant celui de Castelfidardo ! Honneur aux héros et aux martyrs ! !

Et vous, saints et illustres Evêques, qui vous acheminez vers Rome, de tous les points de la terre : tout en protestant qu'une fête vous appelle, et que, tout au plus vous voulez essuyer les cuisantes larmes de votre chef, n'est-ce pas aussi la cause de la civilisation qui vous amène aux pieds du Pape ! Oui, je le sais, Ignace a été votre organe auprès des catholiques de Montréal; vous voulez remercier le St.-Père, au nom de vos ouaillles, de l'énergie surhumaine qu'il déploie, dans la lutte qu'il soutient. Honneur à vous ! !

Et vous, St. Pontife ! à qui le ciel a confié la conduite de la barque de Pierre, dans ces jours orageux, souffrez que nous approchions nos lèvres de cete coupe amère que vous videz avec tant de courage. Oui, en terminant, ce jour de réjouissances nationales, nous voulons vous protester que nous déplorons

les égarements de vos enfants ingrats. Nous souhaitons qu'ils mettent un terme à leur perfidie, de peur que vos jours ne se terminent au milieu des souffrances et que vous n'obteniez la palme des martyrs. Il n'est pas nécessaire en effet de tremper votre robe de Pontife dans votre sang pour être salué roi ; la couronne d'épines qui ceint votre front, nous le dit assez. O roi ! O Sauveur ! O Père ! laissez-nous vous saluer à ce triple titre. Roi ! nous vous offrons nos hommages ; Sauveur ! notre reconnaissance ; Père ! notre amour. Nous prions le ciel qu'il vous conserve à nos intérêts et à notre tendresse. Mais de peur que notre supplique ne soit pas écoutée, ô grand St.-Jean-Baptiste ! notre patron, soyez notre supplément ! Gardez-le-nous ! ! !